

Les débuts de la Société pour l'étude des langues romanes de Montpellier

Pierre Boutan

Université de Montpellier, faculté d'éducation, associé à l'UMR 7597

RÉSUMÉ

Sur un sujet déjà l'objet de nombreux travaux, l'article vise à en faire une synthèse. Il utilise quelques éléments nouveaux, qui confirment l'originalité de la Société pour l'étude des langues romanes de Montpellier. Malgré les réticences d'une bonne partie des cercles savants parisiens, traitant de haut des érudits provinciaux, ses thèses finiront par s'imposer dans le paysage scientifique, en étant à l'origine des études dialectologiques contemporaines. Les soutiens locaux, la liaison avec le Félibrige et Mistral, peuvent expliquer sa pérennité. Mais il faut essentiellement souligner l'ardeur et la constance de ses fondateurs, autour des figures centrales d'Anatole Boucherie, de Camille Chabaneau et de Charles de Tourtoulon.

MOTS-CLÉS

dialectologie, langue d'oc, Félibrige, Tourtoulon (Charles de), Montpellier

ABSTRACT

The paper's purpose is to synthesize an issue that has already been the subject of numerous studies. It uses new elements, which confirm the originality of the Société pour l'Étude des Langues Romanes de Montpellier. In spite of the reluctance of large parts of the Parisian scholar circles, patronizing provincial scholars, the Society's theses finally took root in the scientific landscape, being at the origin of contemporary dialectological studies. Their local supports, the link with the Félibrige and Mistral, may explain its durability. But it is above all necessary to emphasize the passion and constancy of its founders, around the central figures of Anatole Boucherie, Camille Chabaneau and especially Charles de Tourtoulon.

KEYWORDS

dialectology, Occitan, Félibrige, Tourtoulon (Charles de), Montpellier

Propos préalables

Cet article a des limites évidentes : d'abord parce que toutes les archives de la Société pour l'étude des langues romanes (titre rapidement simplifié en Société des langues romanes, désormais SLR) ne se trouvent pas dans les fonds de l'université Paul-Valéry (qui ne contiennent que les documents reçus par la *Revue des langues romanes* ou *RLR*), disponibles d'ailleurs en ligne sur *Occitanica*¹. D'autre part, l'histoire de la SLR et de la *RLR* a déjà été bien balisée :

- depuis un colloque tenu sous les auspices de Daniel Baggioni à Aix-en-Provence en 1996 (« De François Raynouard à Auguste Brun : la contribution des Méridionaux aux études de linguistique romane »), dont les actes ont paru dans la revue montpellieraine de sociolinguistique *Lengas* (bibliographie) ;
- et par un autre colloque d'avril 2000 tenu à Montpellier dont le sous-titre était : « Y a-t-il une linguistique méridionale ? » (Boutan & Martel 2001).

En consultant les archives municipales de Montpellier et départementales de l'Hérault, on trouve cependant quelques documents inédits qui illustrent les premières années de la Société et de sa revue, ainsi que des articles de fait un peu dissimulés dans un ouvrage publiant les actes d'un colloque tenu en 1989 pour le sept-centième anniversaire de l'université de Montpellier, dont l'un d'Henri Guiter, et surtout celui de Jean-Marie Petit, tous deux universitaires montpellierains².

Enfin, la lecture du *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* permet de mieux apprécier les liens d'origine entre les deux sociétés.

1. Site du Centre international de recherche et de documentation occitanes de Béziers (CIRDOC), voir bibliographie.

2. Voir Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, 1995.

1. Les contextes

1.1. Politique

L'essoufflement du régime impérial à la fin des années 1860 est consécutif à la montée des oppositions, catholique et royaliste d'un côté, après l'intervention de Napoléon III au profit de l'unité italienne, réduisant les États pontificaux ; et surtout républicaine avec petits bourgeois et ouvriers mécontents du déficit démocratique, s'ajoutant pour les seconds à l'aggravation de leurs conditions de vie. Sans doute l'empereur, lui-même en mauvaise santé, a-t-il cherché à assurer la pérennité du régime par un plébiscite très favorable en mai 1870. À l'extérieur, éventuelle échappatoire, les tensions avec la Prusse aboutissent à une déclaration de guerre qui signera la fin du régime, dans « la débâcle », pour citer un roman d'Émile Zola relatif à cette période : honteuse défaite militaire, suivie de l'occupation de la moitié nord du pays, d'une guerre civile communaliste, et de la perte de trois départements d'Alsace-Lorraine, annexion officiellement fondée sur des bases linguistiques.

1.2. Intellectuel

Depuis au moins les années 1820, le romantisme se développe autour d'un Moyen Âge largement fantasmé avec la mode « troubadour ». Le coiffeur et poète agenais Jasmin est reçu à la cour de Louis-Philippe, qui met en valeur la langue d'oc. Au milieu du siècle, Mistral, avec son mouvement du Félibrige fondé en 1854, suscite l'intérêt de Lamartine qui rend célèbre sa *Miréio* (1859). L'étude du folklore devient une activité intellectuelle prisée, comme celle des « patois », en même temps que l'étude des langues autres que les langues anciennes classiques, avec l'avènement de la linguistique. Autant de signes qui tendent à contester le modèle dominant de célébration de la supériorité de la ville, et de la capitale en particulier, par rapport à la campagne, et aux villes de province : Montpellier compte alors une cinquantaine de milliers d'habitants, alors que Paris dépasse le million et demi. Pour autant, la population urbaine de la France (c'est-à-dire des communes de plus de 2 000 habitants agglomérés) reste minoritaire.

Mais le choc de la défaite et de la Commune oblige à s'interroger sur ses causes profondes : au-delà de l'infériorité militaire, est mise en exergue l'insuffisance de l'enseignement, face à celui des vainqueurs. Infériorité à tous les niveaux, tant dans le peuple que dans les élites intellectuelles³. Un ouvrage d'un jeune linguiste, Michel Bréal, déjà titulaire d'une chaire de grammaire comparée au Collège de France et aussi à l'École pratique des hautes études, met en valeur la nécessité de rénover l'ensemble du système éducatif français sur le modèle prussien dans un livre appelé à servir de référence pour tous les réformateurs, y compris bien sûr Jules Ferry : *Quelques mots sur l'instruction publique en France* paraît chez Hachette, déjà le premier éditeur français, en 1872⁴. Au lendemain de « l'Année terrible », pour reprendre un titre de Victor Hugo, une forte volonté politique se manifeste ainsi pour modifier au plus vite le haut enseignement, en associant directement secondaire et supérieur. Alors que les facultés, de lettres en particulier, n'avaient qu'un public de curieux, voire mondain, un changement important se produit avec la transformation de l'agrégation servant à recruter les professeurs de collège et de lycée : de concours interne, elle devient un concours sur épreuves préparées dans les universités, tant à Paris qu'en province.

2. La création de la Société à Montpellier

2.1. Les fondateurs

Dans le domaine de l'étude des langues, Paris dispose d'un avantage considérable, avec la concentration des savants dans les établissements comme l'École normale, l'École des chartes, le Collège de France, l'École des langues orientales, l'Académie des inscriptions, la nouvelle École pratique des hautes études (EPHE)... Mais la science philologique, avec le comparatisme, n'est fortement présente que dans les universités allemandes, et particulièrement l'étude de l'an-

3. Cette prise de conscience avait en fait commencé quelques années plus tôt, comme en témoigne le financement public de la traduction de Bopp par Bréal (entamée en 1866), mais la débâcle de 1871 fut un catalyseur.

4. Sur le rôle de Bréal dans la politique de l'Instruction publique, voir Boutan 2014.

cienne langue d'oc, au point que les principaux savants français y assurent tous leur formation. La dimension patriotique ne peut donc manquer de jouer aussi dans ce domaine. Reste à comprendre pourquoi Montpellier devient un cas d'espèce.

La Société pour l'étude des langues romanes est enregistrée à Montpellier au début de l'année 1869, autorisée officiellement en mai 1870. Elle est fondée par cinq Montpelliérains.

François Cambouliù, son premier président, est professeur à la faculté des lettres de Montpellier, et le seul universitaire. Il a gravi tous les échelons d'instituteur à agrégé puis docteur, ce qui est alors tout à fait exceptionnel. Ses travaux concernent l'histoire de la littérature, des Grecs aux Catalans. Mais quand il veut publier des textes en langue d'oc trouvés dans les archives de la ville de Montpellier, il doit s'adresser à une revue allemande. Il décède cependant en octobre 1869, l'année même de la fondation de la Société.

Anatole Boucherie est alors professeur au lycée de Montpellier. Originaire des Charentes, il a été instituteur, bachelier, licencié puis agrégé de grammaire, c'est-à-dire enseignant les lettres de la sixième à la troisième. Ses articles publiés concernent les textes grecs anciens mais aussi les dialectes d'oïl poitevins.

Achille Montel, fils d'un marchand de bois, n'a fait que des études primaires. Il est cependant devenu archiviste de la ville, et tient une rubrique dans le *Messenger du Midi*, un journal local pas du tout républicain.

Paul Glaize, propriétaire et publiciste, dit sa notice dans le *Dictionnaire, annuaire et album* de l'Hérault (ca 1904) et sur le site *France Archives*⁵, « mène conjointement un enseignement scientifique : critique d'art, philologie, économie politique ». Il sera nommé secrétaire général de la préfecture de l'Hérault le 9 septembre 1870, au lendemain donc de la proclamation parisienne de la République, avant d'entreprendre, cette fois loin de Montpellier, une carrière de préfet.

À l'évidence, ces coordonnées républicaines pourraient être éloignées de celles de Charles de Tourtoulon, dont la famille aristocratique – il a le titre de baron – est propriétaire de vignes : pourtant

5. Voir bibliographie.

ce dernier fait valoir des sentiments républicains mais fédéralistes ; après des publications en héraldique, quelques pièces de théâtre, il s'intéresse à l'histoire locale, à la Catalogne, enfin à la langue ancienne du Languedoc.

Ainsi, les cinq fondateurs n'ont pas de traits tout à fait communs quant à leur idéologie politique ; ils sont aussi éclectiques dans leurs origines sociales, leurs parcours professionnels, même si au moins trois sont quasi autodidactes. Ce qui est leur point de convergence, c'est leur goût pour l'érudition, et leur attachement à leur région et à sa langue.

2.2. Le modèle parisien

L'objectif de la SLR est clairement explicité : publier des textes anciens et modernes en langue d'oc, au moyen d'une revue. Donc philologie et littérature, tant d'hier que d'aujourd'hui, sont liées dans leur projet.

Bien sûr, Paris est un pôle incontournable pour les fondateurs d'une société de province. Ainsi, Boucherie puis Tourtoulon sont membres de la Société de linguistique de Paris (SLP), qui vient d'être créée en 1864. Boucherie y entre en 1868, et ses deux parrains, obligatoires, sont Émile Egger, le maître de Bréal à l'École normale, et Brunot de Presle, alors président de la Société : on peut penser qu'il y a ici connivence entre hellénistes, dans le sillage du philhellénisme ayant abouti à l'indépendance de la Grèce trente ans plus tôt. En même temps que Boucherie, et présenté par Egger et le chartiste Paul Meyer, est devenu membre de la SLP Camille Chabaneau, contrôleur des postes à Angoulême, dont on reparlera. Boucherie lui-même, avec encore Egger, est parrain de Tourtoulon en 1869.

Cette même année, le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, alors réservé aux seuls membres, explicite la filiation avec la nouvelle société montpelliéraine⁶.

M. Boucherie rend compte des premiers travaux d'une Société fondée à Montpellier pour l'étude du provençal ancien et moderne. Cette Société compte fonder une Revue mensuelle pour la publication des documents inédits en langue d'oc et pour toutes les recherches relatives aux idiomes

6. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, séance du 27 mars 1869.

du midi de la France. M. le Président [Baudry] souhaite la bienvenue à cette Société, sœur de la nôtre, et se félicite de voir un de ses fondateurs parmi les membres de notre Société.

De fait, la SLR va calquer son organisation sur la société parisienne : bulletin intérieur, publications...

Mais elle a, de plus, un point d'appui supplémentaire avec le Félibrige, le mouvement de renaissance méridionale que dirige Frédéric Mistral, dont il faut rappeler qu'il n'est pas seulement poète : il a en effet entrepris un vaste travail de lexicographe sur la langue d'oc, qui aboutira en 1886 à une œuvre majeure, *Lou Tresor dóu Felibrige ou Dictionnaire provençal-français embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne*.

La Société semble prospère au moment du premier numéro de sa *Revue* (1870). Elle aurait quelque deux cents membres (à vrai dire surtout extérieurs), à 10 francs au moins de cotisation annuelle qui constituent presque 80 % de ses ressources, soit des finances comparables à celles de la Société de linguistique de Paris⁷.

Le recrutement de la SLR, à en juger par la liste de ses membres actifs qui paraît dans son *Bulletin*, est assez proche de celui du Félibrige⁸ : plutôt urbain, représentatif des « nouvelles couches » qui vont s'illustrer sous la Troisième République, mais avec sans doute davantage de membres de l'Université, au sens large d'alors, donc appartenant aussi au secondaire, et même au primaire. On y trouve aussi trois évêques et trois pasteurs : c'est que le clergé est une sérieuse ressource pour la connaissance de la langue du peuple. Quant aux extérieurs, on y trouvera, à côté de Mistral, les Parisiens de référence : Paul Meyer, Gaston Paris, Michel Bréal ; aussi le Berlinois Friedrich Diez ; les Catalans : Manuel Milà i Fontanals, philologue, Victor Balaguer, écrivain et homme politique, qui comptent parmi les principaux artisans de la renaissance catalane ; les Roumains : Vasile Alecsandri et leur reine Elizabeth de Wied, qui se piquait de belles-lettres.

7. Voir Petit 1995. La note dans les archives communales de la fin 1870 (citée *infra*) fait état d'un budget de près de 2 000 francs.

8. *Ibid.* Sur le Félibrige, voir Martel 2010.

2.3. Stratégies

La Société va chercher bien entendu à trouver des soutiens locaux. Il existe en effet déjà à Montpellier deux sociétés savantes, la Société archéologique et surtout l'Académie des sciences et lettres, elle-même succédant à l'Académie royale des sciences, « extension et partie de l'Académie parisienne ». Certes, le premier président de la SLR, Cambouliù, est aussi membre de l'Académie, tout comme bientôt Tourtoulon, mais il n'empêche que la concurrence peut exister entre les sociétés, qui dans un premier temps se partagent les mêmes locaux municipaux pour tenir leurs réunions. L'Académie des sciences et lettres n'ignore d'ailleurs pas les sujets que va traiter la SLR (voir Martel 2001). Mais celle-ci a des ambitions qui dépassent le cadre local, puisqu'elle entend associer d'autres sociétés savantes : celles de Béziers, qui l'a précédée dans certaines activités au service de la langue d'oc, de Carcassonne et même d'Agen : elle veut visiblement servir de référence pour l'ensemble du monde méridional, au moins à l'ouest du Rhône dans un premier temps. Rapidement, la *RLR* va se faire l'écho des publications et manifestations philologiques et littéraires de tout le Midi de la France.

Les Montpelliérains, d'ailleurs forts sans doute de leurs relations parisiennes, envisagent d'implanter à Montpellier une annexe de la nouvelle EPHE, que Duruy vient de créer à Paris (1868) afin de contourner le déficit d'intérêt des universités françaises pour les questions contemporaines et de recruter des enseignants qui ne sont pas nécessairement docteurs d'État, dès lors qu'ils ont une compétence reconnue dans le domaine étudié. Les archives communales contiennent les minutes d'une note destinée au ministre de l'Instruction publique, en réponse visiblement à une demande de renseignements sur la SLR. Non datée, la note fait référence à la fois à l'intérêt d'une implantation à Montpellier et à l'activité déjà fort importante de la Société, qui vient de publier le premier numéro de sa revue : c'est dire qu'elle date donc de la fin de l'année 1870.

On pensera même à un rattachement au Collège de France en 1874 (voir Bergougnot 2001). Ambitions rapidement réduites, ne serait-ce que parce qu'un seul des fondateurs se déclare en capacité

d'assurer des cours⁹... Il reste à produire les publications prévues, en particulier la *Revue des langues romanes* (RLR), dont le premier numéro paraît juste avant la guerre avec la Prusse. Et de fait, c'est la première revue française consacrée à la romanistique. Dans un courrier adressé aux édiles de Montpellier, en octobre 1871, donc après la Commune, le traité de paix avec la Prusse et l'annexion des départements alsaciens et lorrains, la SLR demande une subvention, dans des termes qui permettent de bien mesurer la situation (archives communales de Montpellier). Le président Boucherie dispose en effet d'une argumentation utilisant tant la concurrence avec Paris qu'avec l'Allemagne, faisant ainsi valoir une volonté patriotique bien adaptée aux circonstances. Et de toute façon, c'est la ville qui en profitera puisque les œuvres feront retour à la bibliothèque municipale¹⁰. La réponse de la mairie sera positive, mais uniquement grâce à l'intervention du maire, Gabriel Fournier¹¹, la majorité de la commission qui a instruit cette demande étant défavorable¹². Les 200 francs de subvention semblent être renouvelés jusqu'en 1875.

La note déjà citée faisait état dans le programme des travaux de la SLR des points suivants :

- Étude comparative des dialectes et sous-dialectes modernes ;
- Carte topographique des dialectes et sous-dialectes de la langue d'oc moderne.

C'est dans le droit fil de ce projet que la SLR obtient que Charles de Tourtoulon et Octavien Bringuier soient chargés d'une mission par le ministère de l'Instruction publique pour délimiter une éventuelle frontière entre parlars d'oc et d'oïl en 1873. La nécrologie de

9. Lettre d'Anatole Boucherie à Gaston Paris, 28 fév. 1869, *in* Décimo 1997 : 184.

10. Lettre reproduite en Annexe 1.

11. C'est le même Gabriel Fournier qui avait annoté une demande de la Société en vue d'utiliser pour ses réunions la salle des mariages : « Nous portons le plus vif intérêt à cette Société. » Courrier du 15 avril 1869, archives communales de Montpellier, voir bibliographie.

12. Arguments contre : les autres sociétés ne demandent pas de subvention dans ces temps difficiles. Arguments pour : le Conseil général donne une subvention, il faut faire face à la concurrence allemande, et Montpellier devient un lieu de référence dans ce combat patriotique. Archives communales de Montpellier, 1871, voir bibliographie.

Bringuier est publiée dans le n° 9 de la *RLR* sous la plume d'Alphonse Roque-Ferrier, qui allait devenir la cheville ouvrière de la *SLR*. Elle fait d'ailleurs état d'autres projets de cartographie linguistique : « [...] ce travail devait être complété ultérieurement par des reconnaissances semblables vis-à-vis de l'espagnol et de l'italien, et ensuite par celle des grands dialectes méridionaux » (1876 : 312).

Bringuier, qui n'avait reçu qu'une instruction primaire, fait d'abord une carrière de receveur des postes, avant de revenir dans sa ville natale et d'y occuper les fonctions de bibliothécaire. Poète languedocien à ses heures, c'est à ce titre qu'il avait fait la connaissance de Tourtoulon, avec lequel il va donc se lancer dans la première étude dialectologique française de terrain¹³. Bien que le dossier des Archives nationales relatif à cette mission n'en fasse pas état (voir Brun-Trigaud 1997), on peut raisonnablement estimer que Bréal, alors membre du cabinet occulte du ministre Jules Simon (voir Boutan 2014), et partisan déclaré et original de l'usage des « patois » pour apprendre le français, n'est pas complètement étranger à cet accord du ministère, dans un temps où les contraintes budgétaires sont particulièrement aiguës. De même que Saint-René Taillandier, ancien professeur de littérature à la faculté de Montpellier, devenu secrétaire du ministère de l'Instruction publique à la fin de l'Empire ; et qui conservera ses fonctions après la proclamation de la République du 4 septembre et la défaite, au temps de Jules Simon.

En consultant la correspondance de Mistral avec les deux savants parisiens Paul Meyer et Gaston Paris, on sait que c'est le premier qui a convaincu les Montpelliérains d'élargir leur cadre d'étude aux langues romanes, au-delà des langues d'oc, comme ils l'envisageaient d'abord, dans le titre de leur société et de leur revue. Et les uns comme les autres, pour des raisons différentes, peuvent avoir intérêt à la mission Tourtoulon-Bringuier, même si Guylaine Brun-Trigaud souligne : « [...] c'est dans un climat de fausse coopération que cette enquête débute » (Brun-Trigaud 1997 : 154). Tourtoulon, qui a ses entrées au ministère, réussit enfin à avoir une réponse positive : il

13. Voir Brun-Trigaud 1997 et Chevalier 1997. Le décès de Bringuier, que Tourtoulon accompagnait à titre gracieux, a interrompu la mission. Tourtoulon reprendra ensuite seul le cours de l'enquête.

ne manque pas de s'en réjouir auprès de « l'incontournable » Mistral (voir Bergognoux 2001).

Alors même qu'ils l'ont soutenue, la mission va installer un conflit de plus en plus ouvert entre Montpelliérains et Parisiens : d'un côté le différend scientifique, entre ceux qui privilégient empiriquement l'étude de terrain et ceux qui s'en tiennent aux seuls écrits ; d'autre part la question du patriotisme : dans un temps où l'annexion de l'Alsace-Lorraine a utilisé un prétexte linguistique, mettre l'accent sur les différences à l'intérieur du territoire national pouvait forcément être de mauvais aloi.

Même avant la publication du rapport de cette mission, publication qui ne se fera pas sans tracasseries, les tensions existent à travers des comptes rendus des deux revues, que Tourtoulon a proposé en vain de fusionner (*ibid.*). Les Parisiens mettent en cause d'abord la propension de Boucherie à soutenir l'origine celtique du français, thèse propagée par Adolphe Granier de Cassagnac, qui justifiait par là même la passion de Napoléon III pour les Gaulois. Cette position étant heureusement abandonnée, les Parisiens, dans leur revue la *Romania*, ne manqueront pas ensuite de s'en prendre à fleurets plus ou moins mouchetés aux publications de leur concurrente méridionale, d'autant plus après le décès de Boucherie (1883), qu'ils ménageaient visiblement (voir Brun-Trigaud 2001) : ils laissent entendre régulièrement que les Montpelliérains restent des amateurs, ce qui exaspère secrètement un des fondateurs de la SLR, Achille Montel qui, écrivant à Mistral, dénonce « le caractère fat et prétentieux de Paul Meyer et Gaston Paris »¹⁴. De son côté, Mistral joue sur les deux tableaux. Sa correspondance le montre soucieux avant tout de se ménager la bienveillance des savants parisiens, mais il accueille officiellement les hommages que lui rendent les Montpelliérains, bien qu'il dise à Paul Meyer n'en penser pas moins : « [...] je me garderai bien de faire mes observations, de peur de jeter un froid sur leur ardeur toute spontanée »¹⁵.

14. Lettre du 14 mai 1872, citée dans Décimo 2001 : 417.

15. Lettre du 6 mars 1870, voir Boutière 1978 : 84.

3. La consécration : 1875-1878

En prenant l'initiative de fêtes latines tous les trois ans à compter de 1875, les Montpelliérains vont créer un événement à la fois national et international qui va marquer la philologie savante et les lettres d'oc. Après s'être assurés de la participation d'Egger et de Mistral pour présider les cérémonies, la SLR sollicite à cette occasion la municipalité pour une allocation exceptionnelle de 500 francs, destinée à pourvoir les prix de la ville récompensant les lauréats des concours organisés à cette occasion. À la lettre du président de la SLR, reproduite dans le compte rendu de la séance du conseil municipal du 19 mars 1875, les édiles répondront qu'ils s'en tiennent aux 200 francs habituels, malgré l'intervention d'un membre du conseil qui n'hésite pas à parler de « la réputation quasi universelle de Montpellier comme ville scientifique et littéraire »¹⁶.

Les deux concours concernent évidemment l'un la philologie, l'autre la littérature. La presse locale ne manque pas de rendre compte abondamment de l'événement (voir Martel 2001) : aussi bien le *Messenger du Midi*, conservateur, que *La République*. Mais également la presse nationale : c'est que Gaston Paris et Michel Bréal, qui ont fait le déplacement, produisent chacun un article sur le sujet, le premier dans le *Journal des débats* (13 avril), organe encore très marqué par une histoire nettement conservatrice, et le second dans *Le Temps* (7 avril), journal de la bourgeoisie républicaine. Gaston Paris se félicite que, à cette occasion, « la poésie n'a pas étouffé la science »¹⁷, mais laisse entendre que la situation l'étonne, en parlant du « curieux mouvement de réaction et de renaissance méridionale dont [Mistral] a donné le signal et pris la direction » (cité dans Boutan 1997 : 127). Michel Bréal est beaucoup moins circonspect et remarque que le prix de philologie a été attribué à l'Italien Ascoli¹⁸ pour son ouvrage fondateur découvrant l'existence du franco-provençal. La conclusion

16. Archives communales de Montpellier, Registre des délibérations du conseil municipal, 1875 : 346-347.

17. Formule de Martel 2001 : 374.

18. Ascoli n'est pas le premier venu. Il est même d'une certaine façon plus important en Italie que Diez en Allemagne, qui y est juste un romaniste. Ascoli deviendra le père des néo-linguistes, un théoricien de référence. L'irruption

des fêtes latines suscite l'unanimité autour d'une pétition demandant l'ouverture de trois chaires de philologie romane, « au moins » à Toulouse, Montpellier et Aix : c'est dire que les Montpelliérains entendent ne pas s'en tenir à eux-mêmes. Bien entendu, l'argument patriotique face à la concurrence allemande est mis en avant. Cette volonté de parler pour l'ensemble du Midi et, au-delà, du monde latin, s'accroît par la suite, la *RLR* accordant de plus en plus de place à des travaux sur d'autres langues du monde latin. Le choix du sujet pour les fêtes de 1878 est d'ailleurs significatif, puisqu'il s'agit du « chant du latin ».

C'est en outre seulement à cette date que l'université de Montpellier sera dotée de deux postes de maître de conférences pour la langue et la littérature du Moyen Âge, l'un pour Chabaneau consacré au Nord, l'autre pour Boucherie consacré au Sud, avec également un poste de langue et littérature arabe pour Marcel Devic¹⁹... De ce fait, la *SLR* relance le projet d'une succursale du Collège de France à Montpellier, évidemment sans succès, tant la faiblesse numérique des étudiants potentiels constitue un sérieux handicap.

C'est aussi la réactivation, compte tenu du contexte politique, après le renvoi par Mac-Mahon du cabinet républicain le 16 mai 1877²⁰, des polémiques entre l'ancien et le nouveau évoquées par Gaston Paris, et la mise en cause du séparatisme sous-jacent à la valorisation des divisions linguistiques explicites sur le territoire national. À cela il faut ajouter des tensions internes au Félibrige, entre réactionnaires et républicains. En dépit des différends sur la conception des langues, qui vont s'aggraver entre Tourtoulon et Paris d'une part, mais aussi Tourtoulon et Mistral, la *SLR* va continuer sa route, plaçant même un des siens, Ferdinand Castets, à la tête de la municipalité

d'un chercheur de cette envergure dans ce qui n'était au départ qu'une société savante régionale, peu ou prou ethnographique, n'est pas anecdotique.

19. Voir la notice consacrée à Marcel Devic dans *Wikipédia*. Bréal signe sa nécrologie dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* (1888).

20. À la suite des élections législatives de 1876, l'ancienne majorité conservatrice ayant élu Mac-Mahon à la présidence de la République est remplacée par une majorité républicaine, laquelle choisit un cabinet que Mac-Mahon décide de renvoyer ; il s'ensuit une nouvelle élection en mai 1877, qui va confirmer cette nouvelle majorité.

de Montpellier²¹. Mais seule la *RLR* va perdurer jusqu'à nos jours, en fêtant en 2019 son cent-cinquantième anniversaire, et depuis longtemps devenue revue de l'université Paul-Valéry, toujours associant philologie et littérature occitane.

Ironie de l'histoire : face aux modestes rues attribuées à Charles de Tourtoulon et Octavien Bringuier, la ville de Montpellier a, au contraire, donné à Camille Chabaneau le nom d'une place proche de la Préfecture...

21. Voir Andréani 1995.

Annexe 1

Lettre d'Anatole Boucherie aux élus de la ville de Montpellier²²

Montpellier, le 10 octobre 1871

Monsieur le Maire,

La *Société pour l'étude des langues romanes* vient faire appel à la bienveillance du Conseil municipal. Fondée depuis peu de temps, elle pouvait déjà compter sur un succès rapide et complet, quand les douloureuses épreuves que vous savez sont venues menacer, non son existence, mais sa prospérité. De plus elle aura bientôt à lutter contre une *Revue* rivale, la *Romania*, que des savants de Paris publieront à partir du 1^{er} janvier 1872. Enfin elle a aussi à soutenir la concurrence encore plus redoutable de la philologie allemande qui depuis Raynouard a envahi le domaine des langues romanes.

Ce ne sont pas les matériaux qui lui manquent. Elle en a beaucoup et de bonne qualité, ainsi qu'on peut s'en assurer en jetant les yeux sur la note ci-jointe (voir la page 4).

Ce qu'il lui faut, ce sont des ressources pécuniaires plus considérables. Naturellement, c'est au Conseil municipal qu'elle s'adresse. Elle ne demande pas une subvention annuelle, elle désire seulement un secours sérieux pour cette année.

Remarquez bien, Monsieur le Maire, que la Ville, en accordant le secours demandé, ne le fera pas à titre purement gratuit. Les ouvrages imprimés ou manuscrits dont se composent notre bibliothèque et ses archives, et qui proviennent soit d'échanges, soit de dons volontaires, soit d'achats, sans compter nos propres publications (*Bulletin*, *Revue des langues romanes*, *Publications accessoires*) feront retour, en cas de dissolution, à la bibliothèque du Musée Fabre où ils formeront une [mot rayé] collection philologique toute spéciale.

Permettez-nous, Monsieur le Maire, d'exprimer l'espoir que vous et vos honorables collègues voudrez bien prendre notre demande en sérieuse considération.

Nous avons l'honneur d'être,
Monsieur le Maire,

Vos très-respectueux serviteurs.

Pour les membres de la Société des langues romanes,
le Président, A. Boucheri [sic]

22. Archives communales de Montpellier, R 3/7.

La page 4 de ce courrier est constituée d'un prospectus du premier numéro de la *Revue*, format A4 plié recto-verso, dont est reproduite ci-après la première page, dans le format de la *Revue* elle-même :

La *Société pour l'étude des langues romanes*, dont l'existence est désormais assurée, va livrer au public le premier numéro de son recueil périodique.

Pour faire connaître les matières auxquelles la *Revue des langues romanes* sera spécialement consacrée, il suffit de rappeler ce passage de la note explicative annexée au règlement de la Société : « Étude du langage, des mœurs et des événements ; recueil de termes techniques, de proverbes, de légendes, de contes et de chansons populaires ; publication de documents littéraires et historiques en langue méridionale : tels sont les objets divers de ses travaux. Elle s'efforcera de faire revivre, avec sa vraie physionomie, notre vieux Midi, qui fut, pour l'Europe du moyen âge, la terre classique de la poésie, l'initiateur le plus brillant des libertés communales, et de recueillir ce qui reste encore de traditions prêtes à disparaître. »

Ce programme est à la fois celui de la Société et celui du recueil qui lui sert d'organe principal.

MONTPELLIER
 Au Bureau des publications
 DE LA SOCIÉTÉ
 POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

PARIS
 A LA LIBRAIRIE A. FRANCK
 (VIEWEG, PROPRIÉTAIRE)
 67, rue Richelieu

REVUE
 DES
 LANGUES ROMANES
 PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ
 POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

La *Société pour l'étude des langues romanes*, dont l'existence est désormais assurée, va livrer au public le premier numéro de son recueil périodique.

Pour faire connaître les matières auxquelles la *Revue des langues romanes* sera spécialement consacrée, il suffit de rappeler ce passage de la note explicative annexée au règlement de la Société : « Étude du langage, des mœurs et des événements ; recueil de termes techniques, de proverbes, de légendes, de contes et de chansons populaires ; publication de documents littéraires et historiques en langue méridionale : tels sont les objets divers de ses travaux. Elle s'efforcera de faire revivre, avec sa vraie physionomie, notre vieux Midi, qui fut, pour l'Europe du moyen âge, la terre classique de la poésie, l'initiateur le plus brillant des libertés communales, et de recueillir ce qui reste encore de traditions prêtes à disparaître. »

Ce programme est à la fois celui de la Société et celui du recueil qui lui sert d'organe principal.



Figure 1 : Première page du numéro fondateur de la *Revue des langues romanes*, 1870. © Domaine public

Annexe 2

Le monogramme figurant sur la page de couverture des premiers numéros de la *RLR*

En forme de sceau à la cire, au centre figure un soleil se couchant sur la mer, au bas l'armoirie de la ville de Montpellier. Avec une devise en graphie médiévale, selon Philippe Martel, consulté à ce sujet :

ses escondutz mas non es mortz : il s'est caché mais n'est pas mort.

Référence au Félibrige, qui règne sur « l'empire du soleil »...
L'origine de la citation est indéterminée.



Figure 2 : Monogramme figurant sur la page de couverture des premiers numéros de la *RLR*, de 1870 à 1982. © Domaine public

Bibliographie

Sources primaires

Archives communales de Montpellier

Registre des délibérations du conseil municipal, en ligne. Cote 1D57. 21/10/1871 et 11/01/1872. 240 et 340-341

[http://www.archives.montpellier.fr/4DCGI/Web_RegistreArt1D57/ILUMP26657, consulté le 18/01/2022].

Registre des délibérations du conseil municipal, en ligne. Cote 1D59. 19/03/1875. 346-347

[http://www.archives.montpellier.fr/4DCGI/Web_RegistreArt1D59/ILUMP26657, consulté le 18/01/2022].

Société des langues romanes. Cotes R 2/1, R 2/2.

Archives départementales de l'Hérault

Archives nationales

Portail *France Archives*

[https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/UD/FRAN_IR_001504/d_1918, consulté le 23/02/2022].

Boutière, Jean. 1978. *Correspondance de Frédéric Mistral avec Paul Meyer et Gaston Paris*. Paris : Klincksieck.

Bulletin de la Société de linguistique de Paris. Partiellement en ligne sur *Gallica* [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb343492767/date&rk=107296;4>, consulté le 18/01/2022].

Bulletin de la Société pour l'étude des langues romanes.

Décimo, Marc. 1997. De quelques correspondants méridionaux de Gaston Paris et Paul Meyer. *Lengas : revue de sociolinguistique* 42 : 171-186.

Décimo, Marc. 2000. Quand Michel Bréal, d'origine juive et berlinoise, Alsacien, félibre et citoyen, écrivait à Frédéric Mistral. *Revue des langues romanes* 104(1) : 187-218.

Manuscrits de la Société pour l'étude des langues romanes. 1869-1900. En ligne sur *Occitanica*, site du Centre international de recherche et de documentation occitanes de Béziers (CIRDOC) [<https://occitanica.eu/items/show/3234>, consulté le 18/01/2022].

Revue des langues romanes. En ligne sur *Gallica* [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34359904h/date&rk=21459;2>, consulté le 18/01/2022].

Sources secondaires

- Andréani, Roland. 1995. Ferdinand Castets (1838-1921 [sic, pour 1911]), doyen de la faculté des lettres et maire de Montpellier. *L'université de Montpellier : ses maîtres et ses étudiants depuis sept siècles, 1289-1989*, dir. par la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon. Montpellier : FHLMR. 255-261.
- Baggioni, Daniel & Philippe Martel, dir. 1997. [Dossier thématique] De François Raynouard à Auguste Brun. La contribution des méridionaux aux premières études de linguistique romane. *Lengas : revue de sociolinguistique* 42 : 7-226.
- Bergounoux, Gabriel. 1994. *Aux origines de la linguistique française*. Paris : Pocket.
- Bergounoux, Gabriel. 1997. L'Université et les patois (1850-1914). *Lengas : revue de sociolinguistique* 42 : 135-152.
- Bergounoux, Gabriel. 2001. Les enjeux de la fondation de la *Revue des langues romanes*. *Revue des langues romanes* 105(1) : 385-408.
- Boutan, Pierre. 1997. La *Revue des langues romanes*, le Félibrige et Michel Bréal. *Lengas : revue de sociolinguistique* 42 : 123-134.
- Boutan, Pierre. 1998. *De l'enseignement des langues. Michel Bréal, linguiste et pédagogue*. Paris : Hatier.
- Boutan, Pierre. 2001. Théorie linguistique et questions d'enseignement dans la *Revue des langues romanes* (1870-1945) : Bréal, Grammont et retour. *Revue des langues romanes* 105(1) : 455-476.
- Boutan, Pierre. 2004. Arsène Darmesteter et Michel Bréal : linguistique, enseignement, politique... avec passage par Montpellier. *Revue des langues romanes* 108(2) : 327-354.
- Boutan, Pierre. 2014. Michel Bréal, un linguiste homme d'influence sous la III^e République. *Les dossiers d'HEL 6 : Linguistiques d'intervention. Des usages socio-politiques des savoirs sur le langage et les langues* [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01115069>, consulté le 29/03/2021].
- Boutan, Pierre & Philippe Martel, dir. 2001. [Dossier thématique] Autour de la *Revue des langues romanes*. *Revue des langues romanes* 105(1).
- Brun-Trigaud, Guylaine. 1997. Un aspect de la dualité Paris/Montpellier : l'enquête Tourtoulon et Bringuier. *Lengas : revue de sociolinguistique* 42 : 153-162.
- Brun-Trigaud, Guylaine. 2001. *Revue des langues romanes* et *Romania* : échanges de comptes rendus. *Revue des langues romanes* 105(1) : 429-454.
- Chevalier, Jean-Claude. 1997. Le baron de Tourtoulon et la constitution d'une géographie linguistique. *Lengas : revue de sociolinguistique* 42 : 163-170.

- Décimo, Marc. 2001. Un jalon dans l'institutionnalisation du romanisme en province : la création de la Société et de la *Revue des langues romanes*, vue à travers divers fragments de la correspondance reçue par Mistral entre 1868 et 1883. *Revue des langues romanes* 105(1) : 409-428.
- Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon. 1995. *L'université de Montpellier : ses maîtres et ses étudiants depuis sept siècles, 1289-1989 : actes du 61^e congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon (Montpellier, 23 et 24 octobre 1989)*. Montpellier : FHLMR.
- Guitar, Henri. 1995. La chaire de langues et littératures romanes (1878-1978). *L'université de Montpellier : ses maîtres et ses étudiants depuis sept siècles, 1289-1989*, dir. par la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon. Montpellier : FHLMR. 263-270.
- Hérault : dictionnaire, annuaire et album*. ca 1904. Paris : Flammarion & Néauber.
- Martel, Philippe. 1988. Revue des langues romanes. *Romanische Forschungen* 100(1-3) : 246-257.
- Martel, Philippe. 1997. Les Félibres, leur langue et les linguistes, ou le grand malentendu. *Lengas : revue de sociolinguistique* 42 : 105-122.
- Martel, Philippe. 2001. Prophète en son pays ? La *Revue des langues romanes* vue de Montpellier. *Revue des langues romanes* 105(1) : 367-383.
- Martel, Philippe. 2010. *Les Félibres et leur temps. Renaissance d'oc et opinion (1850-1914)*. Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux.
- Petit, Jean-Marie. 1985. Trois figures de la période montpelliéraine de la renaissance occitane du XIX^e siècle : Charles de Tourtoulon, Louis-Alphonse Roque-Ferrier, Camille Chabaneau. *Revue des langues romanes* 89(1) : 93-121.
- Petit, Jean-Marie. 1995. Entre le Félibrige et l'Université : la Société pour l'étude des langues romanes de 1869 à 1918. *L'université de Montpellier : ses maîtres et ses étudiants depuis sept siècles, 1289-1989*, dir. par la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon. Montpellier : FHLMR. 102-106.
- Zantedeschi, Francesca. 2013. *Une langue en quête d'une nation. La Société pour l'étude des langues romanes et la langue d'oc (1869-1890)*. Puylaurens : IEO Edicions.

